

FABIENNE KANOR



Anticorps

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

D'EAUX DOUCES, collection Continents noirs, 2004

HUMUS, collection Continents noirs, 2006

LES CHIENS NE FONT PAS DES CHATS, collection Continents noirs, 2008

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

L'Afrique — qui fit — refit — et qui fera.

Michel Leiris

FABIENNE KANOR

Anticorps

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

à Nicolas

L'été prend.

De notre chambre d'hôtel au fond d'un couloir, j'entends les rires faire ricochet. Le silence aboli, les peurs primales reculent. Le soleil divertit l'homme, flatte en lui l'immortel. Sous la douche à faible jet, le corps propre de Jacques s'étire. S'offre à l'eau froide, convaincu qu'il n'y a pas mieux pour revigorer les chairs. Acte préventif, cet exercice, avec le temps, est devenu nécessaire. Matin comme soir, s'opère, matin et soir, agit. Lui fait du bien tandis qu'il m'abîme, m'ampute du désir de lui. Jacques sourit et mon corps se fige, se braque lorsque ses mains bégaièrent sous les draps. Sur son visage contracté par l'effort, mes lèvres hagardes se posent, puis cherchent un sens à la scène, une preuve tangible que tout ceci n'est pas vain. Jacques me caresse et il me faut feindre. Retenir le rictus, signature du mépris, gémir, fort, parce que c'est ainsi que j'ai toujours fait. C'est ainsi qu'il m'aime et que je le rassure. Cinq minutes qu'il me prend et j'en crève. Jure de décamper avant que la maladie de la mort ne se déclare et que nos corps chus ne deviennent tout à fait obscènes.

C'est fait. Jacques a fait. Son peu de sexe entre les cuisses, il ronfle, le sourire fat, merdique, de qui vient d'accomplir un acte héroïque. Je lui tordrais bien le cou pour voir la gueule qu'il a en vrai. Révélerais bien au monde son imposture, l'histoire d'un vieux, voleur de beauté, s'appliquant vaille que vaille à en conserver les gadgets. Mais le

voilà qui se lève et s'habille. Soupire d'aise en chaussant ses babouches vertes. Comment fait-il, à soixante-douze ans, pour croire encore ? Penser dur comme fer que le destin d'un individu tient à rien ; une couleur qui porterait chance, un chat noir qui passe, un chien posté à un carrefour ?

Des toilettes où je me suis retirée, je le regarde polir notre bonheur. Le tailler sans talent, mais avec tout le zèle d'un antiquaire. *Tu es merveilleuse*. Des années qu'il rabâche ce discours. Le prend et l'administre à heures fixes, comme pour mieux vaincre l'idée de hasard, rendre notre union, et par là même son existence, moins vaine, plausible. *Tu es toute ma vie*. Facile à plaider lorsqu'on est en fin de carrière, promis à la grande casse.

Sûr de son bon droit, *au nom de l'amour*, Jacques s'approche et me serre. Met dans ce geste, communément appelé tendresse, toute l'ardeur qui lui reste, celle qu'il croit me devoir et qui m'infecte, me rappelle la suprême promesse. On frappe. Jacques et moi sursautons. Sommes, en cet instant, le même, un couple lié, solidaire, deux petites peurs qui se ressemblent. Mustapha, derrière la porte, nous rappelle que l'autocar part dans dix minutes, vous descendez ? Nous descendons, là où coiffés de chapeaux unisexes, des grappes de touristes boivent les images géantes d'un écran plat. D'un pas docile et mou, les voilà qui traversent le hall, franchissent les portes de ce faux quatre étoiles où la vraie Madonna, rabâche Muss le guide, plongea une fois nue dans la piscine. Une star d'Hollywood s'y serait aussi baignée ; un Jamie quelque chose, un nom à la fois beau et compliqué. Dans les yeux de Mustapha, des étoiles défilent, des Hummer, des avenues... Des barres qui brillent et montent au ciel. Partout en lui, l'immatériel Ouest s'incarne, dans cette façon qu'il a de *hugger* les étrangers, d'entrer

dévotement leur nom et coordonnées dans le répertoire de son cellulaire.

Le trajet jusqu'à Fez est insupportable et je maudis Jacques de m'imposer cette épreuve. Entassés au fond du car, nous manquons de place, profitons de rares arrêts pour rafraîchir nos corps abrutis. Sous la poussière des vitres, notre petit couple modèle revient. Je baisse la tête et refuse d'admettre l'évidence : cette main de mari posée sur ma cuisse, ce bout de corps qui colle et me séquestre. Un virage de trop et me voilà sous son joug, au pas, car il me faut me soumettre, maintenir ce cap que nous nous sommes fixé ; il en va de notre équilibre. Et dans la chaleur suffocante de juillet, je fouille dans ma mémoire avec difficulté : depuis combien d'années vais-je et vis-je sans désir ? À quel moment ai-je commencé à compter ses rides, me détourner de sa chair ennemie, voir en chacune de ses défaites ma propre faillite ?

Vieillir pèse, mais c'est de voir se flétrir l'autre qui coûte, nous renvoie à notre gros lot d'hommes.

Et dire que toute cette nature nous survivra, médite à haute voix Jacques, en s'épongeant le cou avec le pan de sa chemise Mao en toile de lin. Que s'imagine-t-il ? Se croit-il plus fortuné qu'un autre et fait à l'idée de la mort au point d'en être détaché ? Je voudrais bien l'y voir, tiens, rivé à son lit d'hôpital, pas fichu de déféquer seul, geignant, brailant de peur d'y passer ! Ainsi fit mon père jusqu'à ce que son corps gâté, aviné, lâche et que le docteur, offensé par son insuccès face au mal, nous autorise à revenir, mère, Angèle et moi. Les couloirs de l'hôpital étaient interminables, une odeur d'eau de Javel se déplaçait avec les pieds. Prudentes,

nous avançons sans mot dire, il nous semblait que le moindre souffle eût pu faire tomber le ciel sur nos têtes. La fenêtre, je m'en souviens, l'une des deux fenêtres de la chambre donnait sur un jardin. Des guirlandes annonçaient timidement Noël et je regardais mon père. Rangée dans un coin, j'observai cette fin de père, relié à la vie par je ne sais quelle sonde et dont le cœur parut soudain une seule ligne, infinie, sur l'écran de contrôle de l'électrocardiogramme.

Le docteur a baissé la tête et maman s'est assise. Après prier, a baisé nos joues, elle avait pris dix ans. Sur la photo gravée de sa plaque funéraire, elle ressemble à cette chose que je suis devenue. Ce corps sans couture, sens dessus dessous. Un truc — pas grand-chose en vérité — bourré d'arthrose et de varices.

Un dernier coude, puis Fez surgit. L'autocar ralentit, nous découvrons la médina *l'une des plus anciennes, que le Tout-Puissant me foudroie si je mens, la plus grande et la plus magnifique du monde*, s'exclame Mustapha en anglais, et en postillonnant dans le micro. Montrant du doigt la porte de la vieille ville, il ajoute qu'un million de visiteurs la franchissent tous les ans, et qu'à lui seul, que le Puissant le punisse s'il ment!, il peut se targuer d'avoir emmené cinquante mille touristes à Fez el-Bali.

Avant la visite, il tient néanmoins à nous adresser quelques consignes élémentaires de sécurité : ne jamais se séparer du groupe, éviter les culs-de-sac, les arrière-boutiques, les coups de soleil, les contrefaçons.

« Quoi qu'il advienne, feel free ! Les gens d'ici sont hyper-accueillants. Il n'arrivera rien, j'en fais mon affaire ! » conclut-

il tandis que les portes du bus s'ouvrent pour laisser passer notre troupeau.

Les bobs collent aux têtes, la sueur pique les yeux. D'une vigilance économe, nous avançons groupés, sourds aux marchands qui, dans un français criard, nous exhortent à entrer voir. C'est qu'il y en a, dans leurs échoppes, de l'artisanat local, des poufs tout cuir, des émaux, des bijoux, des sabres, des kilims et aussi du thé, servi en trois temps, et bien que toujours trop chaud. C'est qu'ils nous ont vus venir, avec nos bonnes manières et notre lâche réserve, cette habitude de ne sourire qu'après coup, lorsqu'il n'y a plus rien à craindre ni à perdre.

— As-tu vu les jolis bracelets ?

La main de Jacques m'agrippe et me tire en arrière. Je recule et manque renverser le stand de bijoux touareg, de toute évidence faux, prétend mon mari, sans se soucier d'être entendu, et pire que faux, chers, ajoute-t-il, indigné, avant d'entamer la négociation. Il donne son prix et je le regarde faire, blaguer, tutoyer, bluffer, quitter l'atelier d'un pas décidé, y revenir en soupirant. Et je me rappelle ce temps où il vendait de tout, des détergents, de la moquette, des assurances-vie, du contreplaqué pour cercueils. Il portait la cravate alors. Et aussi la barbe, pour abuser de la candeur des gens. Tous les soirs, il s'en était vanté tandis qu'épaisses mais encore habiles, ses mains mettaient de côté, dans cette boîte que plus tard j'ouvrirais pour financer les études des garçons. Amasser, tandis que, face au reflet, je comptais mes premiers cheveux blancs, m'amusant, à mon âge, d'en avoir autant. N'était-ce pas là la preuve que je tenais bien de maman, que descendante d'une femme qui s'était fanée bien vite, je saurais, quant à la suite, à quoi m'en tenir ?

Compter, tandis que, nue sous les draps, j'observais son dos, les fesses, le pli du cou. Ce ventre étrangement mou malgré les exercices, la lumière que par pudeur, ou bien économie d'énergie, une main s'empressait d'éteindre. Combien de fois l'avions-nous fait ? Combien de nuits l'avais-je laissé gâter mon corps ?

Et puis les matins, hors le lit, au pied de l'immeuble. Ses lèvres à l'affût des miennes ; ma mâchoire serrée ; je ne veux pas être vue, je n'aime pas quand les gens s'imaginent. Compter le temps qu'il met à tailler son collier, cette barbe qui suinte lorsqu'il pleut, qu'il finira par raser pour ne plus ressembler à son père. Compter les fois, enfin, où, prise comme une bête, à l'aveuglette, sans conscience claire de ce que nous sommes en train de faire, je m'abandonne et, sûrement, peut-être, jouis. Ressens dans le bas du corps cette chaleur fugace, mais qui, au fil des jours, me revient en mémoire et me fait honte. Je n'aimerais pas que les gens supposent quoi que ce soit. Je ne devrais pas m'en faire ; la plupart d'entre eux manquent de curiosité, vous collent un jour une étiquette qu'ils n'enlèveront plus.

Ainsi fit le clan de Jacques. Ainsi firent ses amis lorsque, se présentant à moi avant nos fiançailles, ils me campèrent le personnage. Quoi qu'il advienne, et bien qu'on ne sache jamais avec qui l'on se marie, Jacques resterait Jacques, un homme pas exceptionnel, mais de confiance, quelqu'un de bien, de doux. Et il y avait, dans leurs voix, toute la condescendance que contiennent les amitiés molles et pathétiques. Il y avait, dans leurs mots, la malveillance, l'envie de voir s'effriter le lien conjugal, que notre petit bonheur tout neuf dégringole et ne vaille pas mieux que ce qu'ils vivaient eux. Tandis que nous approchions du grand jour, je m'étais prise à douter. Qu'advierait-il si la parole de cet homme ne

faisait plus le poids ? Que diraient mère, mes beaux-parents et tous les autres si, prête-à-mariage dans ma robe de conte de fées, je reprenais ma main et fuyais la cérémonie ?

Mais le courage m'avait manqué ; j'avais dit oui à tout. À l'église, aux enfants, aux prête-immobiliers et à la mer, l'été. Le deuxième fils conçu, je devins l'incarnation du foyer moderne ; une vraie petite bonne femme menant de front son ménage et sa carrière, traitant, avec une efficacité égale, les problèmes au bureau et les rhumes des enfants. Et, sans doute, est-ce ce goût d'une vie bien réglée qui me fit supporter Jacques, me donna, davantage que le désir, la coutume de lui. C'est ainsi. Nous nous sommes habitués l'un à l'autre. Comme l'on fait avec les choses qui ne nous conviennent qu'à moitié, j'ai admis, avec le temps, la possibilité de mon mari.

Le rire cru de Jacques me ramène à Fez, dans cet atelier désormais fameux parce que mon époux vient de triompher. Le marchand a cédé, nous avons gagné trente dirhams, plus cinq, si l'on compte le porte-clef en émail que Jacques, à l'instant même où je tourne la tête vers lui, glisse subrepticement dans la poche de son pantacourt, me décochant un clin d'œil nerveux, me mettant, en somme, moi aussi, dans sa poche. *Quelle hardiesse !* Est-ce cela qu'il espère que je lui souffle, le cœur qui bat de courir un si grand danger ?

Et si j'en profitais pour régler mes comptes et payer tout ce que je dois encore à cet homme ? Lui verser un pourboire, racheter mes heures sup, ces années d'extras qu'un couple s'inflige longtemps après avoir vécu. Je suis prête, Jacques. Vois, je n'ai plus peur de nous foutre en l'air.

— Tu n'as pas perdu la main, on dirait !

Ce n'est pas moi qui viens de parler, mais la femme de Jacques, celle qui tremble à l'idée de voir s'effondrer le château de cartes, qui se figure qu'on peut vivre sans respirer. Puis je l'embrasse, à peu près comme il aime, suant bien plus encore que tantôt, hâtant le pas afin que s'abolisse toute ressemblance entre lui et moi.

Il est midi lorsque nous rejoignons le groupe, avachi en terrasse devant des sodas sans glaçons. Rompus aux lois du marchandage et à l'art d'attacher le chèche, ils ont baissé la garde et jettent autour d'eux des regards juvéniles et distraits.

Une paille entre les lèvres, Jacques s'est mêlé à eux. C'est à l'adolescence qu'il s'adresse, deux Brêmoises, un peu gourdes et forcément larges, qui, n'ayant pas encore d'expérience, se figurent que les vieux sont des anges et qu'ils n'ont pas de sexe. Dans l'indolence où l'a plongée son ignorance, la plus grasse, pour s'éventer, a décroisé les jambes. En bout de cuisse, on distingue sa culotte bariolée, comme un gros berlingot. Croisant mon regard, Jacques se reprend.

— Viens donc te mettre à l'ombre ma chérie! Ce soleil ne nous vaut rien.

Quand cessera-t-il de m'imposer sa loi? De se figurer que faire jeune c'est rester jeune, qu'une bonne hygiène de vie et un entretien régulier du corps suffisent à bouter la mort hors de soi?

Sous le soleil où obstinément je demeure, j'entends poindre son impatience. Elle lui ressemble, elle m'est familière. J'avais la peau jeune et je portais du blanc la première fois qu'elle s'est exercée. C'était en 69, dans un Nord de France, un jour de juin. *De vous aimer et de vous chérir jusqu'à la mort*, voilà ce qu'il assénait le prêtre tandis que,

jugeant le temps long, Jacques frottait frénétiquement ses mains, suait à lourdes gouttes, balbutia quand il fut temps pour lui de parler ferme. Sur les photos de notre mariage, je n'en mène pas large, moi non plus. J'ai dans les yeux la peur des bêtes. Et je tremble, oui.

— À vous deux maintenant ! Dites-nous tout, comment vous êtes-vous rencontrés ?

Sans crainte d'importuner ou de paraître indiscret, Mustapha nous invite à le rejoindre à sa table ; les vieux n'ont plus de secrets, leur vie relève du domaine public. Les yeux braqués sur mes tennis, je feins de n'avoir pas entendu la question, compte sur la chaleur, le bruit, ma configuration dans l'espace — je suis assise en retrait — pour esquiver et enfouir notre histoire de couple sous le sable. Le guide, enthousiaste, de nouveau interroge. Sans doute pense-t-il qu'il entre dans ses compétences de nous distraire.

— Dans un vrai, vrai cinéma ? Avec des gens partout et une salle toute noire ? (*Son rire est forcé. Il multiplie les clins d'œil en direction du groupe.*) Vous n'avez pas froid aux yeux vous ! On ne dirait pas, comme ça, en vous voyant, mais vous devez être de sacrés p'tits coquins, non ?

Flatté, Jacques démarre et se lance dans une récapitulation laborieuse des faits. L'affaire classée, il trinque à tous les amoureux de la terre et vide d'une traite son pastis, preuve d'une santé de fer confirmée par les résultats de son dernier check-up.

— Ça, c'est un homme ! conclut Mustapha, hilare, tout en tapant du coude une vacancière (*JF taille 38. 1,73 m*), arrivée la veille à l'hôtel, sans bagages.

— It as goude fore vou ?

L'Anglaise acquiesce, avale une gorgée d'eau gazeuse avant de se plonger dans l'analyse d'une brochure touris-

tique. Nulle impatience dans ses gestes, elle n'attend rien, sait probablement qu'elle ne finira pas le séjour seule, aura d'ici peu un homme à aimer, un type comme ci, comme ça, marié ou pas, qui, au retour de voyage, la rappellera, passionnément, un peu, plus du tout.

C'est une vraie blonde vue de près, avec des yeux en couleurs. Une jeune ; à peine trente ans, un corps encore ferme. Des seins dont on continue de croire qu'ils sont beaux et pleins. Foutaises ! Je ne leur donne pas dix ans pour dégringoler, pendre jusqu'à n'être plus que tétés, flasques, irrécupérables quoi qu'en disent les vendeurs de miracles.

Un quadragénaire désœuvré en profite pour s'approcher de la table et l'aborder. Elle bégaie, s'excuse pour la langue. *Ne pas comprend* le français, ni non plus le Français, trop compliqué. L'homme s'incrute, fait plus grand assis, cause avec ses mains, lâches, propres, accoutumées aux plaisirs d'occasion.

— Vous me rappelez quelqu'un.

Il poursuit. Pas assez fort pour couvrir les crotales des Gnawas, les youyous des Allemandes, les *oh* en série de l'assemblée, certaine de vivre là l'un des moments les plus intenses de son existence. Levé, à l'appel des musiciens, le voilà qui danse le groupe, le corps volontaire, la tête pleine de désirs d'Orient. Tandis que les hommes s'essaient aux castagnettes, les femmes s'échinent à faire parler leurs hanches sans perdre le rythme, sans ressembler à des truies. Puis le pire se produit. La sueur. Toute cette eau qui coule et lie les peaux. Nom de Dieu, ils collent, les gens, ils sont soudés, font bloc. Le peuple des vivants s'anime ! Le cœur tourmenté, je m'accroche à la table et attrape mon verre. De l'eau, vite ! Glacée, à chiasse, mais qui, en cet instant, est le seul moyen qui me reste pour lutter contre la nausée.

Leur bamboula a cessé, la foule se disperse et je cherche des yeux l'Anglaise et le Français. Me rappeler leurs gestes, caresser leur ombre, baiser le sol qu'ils ont foulé de leurs pieds. Mes nouveaux dieux, mes idoles, sourds au tic-tac du monde, qui, assurément, ce soir s'uniront tandis que, défaite et sèche, je coucherai mon vieux corps dans le lit de l'autre. Supporterai ses rôles, ses gestes, cette peau de vieux qu'il frotte contre la mienne et toujours frotte. On dirait deux fossiles, nos corps, quand il fait cela.

Le déjeuner est infect. Le ventre éprouvé, j'abdique et laisse faire le guide, payé pour nous faire tout visiter. Excédée par l'enthousiasme de mon époux, je m'éloigne de lui pour me rapprocher d'une compatriote et son fils.

— Vous avez un bien joli petit garçon.

C'est assez pour gagner la confiance d'une mère. Or donc, celle-là fraternise et, me prenant pour une vieille dame ordinaire, m'autorise à porter son fils, accéder au dernier étage d'un atelier pour profiter de la vue. L'enfant est si chaud dans mes bras, comme il me plairait de l'êtreindre. Le serrer pour me repaître de sa jeunesse. Je donnerais tout — mais que me reste-t-il ? — pour de nouveau en être. Ou ne plus être du tout.

La mère vient de noter mon trouble et s'inquiète. Me parle avec douceur, comme l'on fait avec les fous ou une bête sauvage. Elle ne m'en tiendra pas rigueur, elle me le jure, à condition que je lui restitue son fils. Il me faut un certain temps avant de réaliser ce qui est en train d'arriver.

Que se passe-t-il ? Que fout dans mes bras cet enfant ? Et qui s'agite, et qui pleurniche comme s'il craignait que je ne le jette en bas, là où les hommes tannent et teignent. Là où

ma peau bonne à battre servirait enfin à quelque chose. Quelques mètres me séparent des cuves en couleurs, il me suffirait d'un saut. Mais la mère a crié et me fait perdre mes moyens.

— C'était pour rire, je fais, en déposant son fils à terre. Tous les enfants aiment avoir le vertige. Et puis, je n'ai jamais fait de mal à une mouche. Voyez comme il vit, voyez comme il continue à me sourire !

Le sang est revenu sur les joues de la mère. Elle remercie et reconnaît s'être fait du souci pour rien.

— C'est normal, je réponds. Je suis exactement comme vous avec mes petits. Peur qu'ils se cognent, qu'on leur jette des cailloux à l'école. Peur qu'ils ratent leur vie et passent totalement à côté.

— Quel âge ont-ils ?

Elle a gardé sa voix et reparle comme à quelqu'un qui n'a plus toute sa tête. Je réponds que le plus grand doit avoir sept ans, que si elle ne me croit pas, parce que je vois bien qu'elle ne me croit pas, je peux lui montrer. Que j'en ai plein des photos à l'hôtel. Elle ne questionne plus et se contente de marcher, court presque en entendant klaxonner notre chauffeur.

*

Je n'ai pas toujours été méchante.

J'étais plus commode lorsque j'étais jeune. J'avais du cœur et du temps, tout ce dont un homme a besoin. Encore pleine de cette adolescence immobile, où tout est supposé arriver, mais où jamais rien d'opportun n'advient, j'étais, je l'affirme sans amertume ni rancœur, une bécasse, disposée à croire qu'on peut mourir d'amour parce qu'un homme a

Justine MINTSA

Histoire d'Awu

Boniface MONGO-MBOUSSA

Désir d'Afrique

L'indocilité Supplément au Désir d'Afrique

Scholastique MUKASONGA

Inyenzi ou les Cafards

La femme aux pieds nus

L'Iguifou Nouvelles rwandaises

Tidiane N'DIAYE

Les Falachas, Nègres errants du peuple juif

Le génocide voilé

Abasse NDIONE

Mbèkè mi À l'assaut des vagues de l'Atlantique

Donato NDONGO

Les ténèbres de ta mémoire

Patrice NGANANG

L'invention du beau regard

Arnold SÈNOU

Ainsi va l'hattéria

Amal SEWTOHUL

Histoire d'Ashok et d'autres personnages de moindre importance

Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des Anciens Mondes

Sami TCHAK

Place des Fêtes

Hermina

La fête des masques

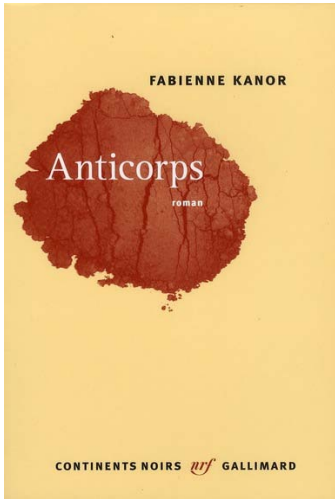
Amos TUTUOLA

L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails

Transit



Anticorps

Fabienne Kanor

Cette édition électronique du livre *Anticorps*
de *Fabienne Kanor*
a été réalisée le 19/01/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en décembre 2009 (ISBN : 9782070127177)
Code Sodis : N32377 - ISBN : 9782072313189